

**«Aminata Sow Fall: itinéraire d'une pionnière»
(2015). Textes réunis et présentés par Alioune
Diaw et Cheikh M.S. Diop. *Interculturel
Francophonies*, 27, juin-juillet, p. 267**

Anna Michieletto

(Università Ca' Foscari Venezia, Italia)

Aminata Sow Fall, la «grande dame de la littérature sénégalaise» (p. 232), est bien définie «une pionnière» dans le titre de ce numéro d'«Interculturel Francophonies». Elle a contribué à «briser le silence de la gent féminine» (p. 187) africaine pendant les années 1970 avec ses deux premiers romans, *Le Revenant* et *La Grève des battus*. Ensuite elle s'est transformée au fil des décennies en «doyenne» (p. 187) et est désormais considérée comme un véritable monument de la littérature francophone subsaharienne. Romancière très liée aux traditions et aux sources ancestrales de la culture de son pays, au niveau esthétique elle puise dans les différents genres oraux pour la construction de ses œuvres, mais elle ne manque pas d'y insérer les questions à la une de l'actualité socio-économique et d'élargir son regard afin de s'adresser à un public africain aussi bien qu'occidental.

Les trois sections de ce volume sont révélatrices de l'écriture d'Aminata Sow Fall. La première, «Crise populaire, crise identitaire et société» (p. 13) met l'accent sur les thèmes chers à l'écrivaine: la culture et la société du Sénégal face à la modernité qui bascule les coutumes et la culture traditionnelle. Les valeurs du passé sont confrontées à celles proposées par l'école occidentale et le choix n'est pas évident.

Son premier roman, *Le Revenant*, a été l'objet d'une transposition filmique en wolof, *Wallu wa alaaxira* («la part de ceux de l'Au-delà»), dont nous parle Cheikh M.S. Diop. La réalisation maintient la pensée de l'auteur: le «téléâtre», «théâtre télévisé et télédiffusé» (p. 26), joué par des amateurs qui ont la faculté d'improviser, garde la fonction didactique du texte, qui a comme cible le matérialisme et prône une éducation qui respecte les valeurs morales. Il insiste en particulier, pour transmettre ce message, sur la mise en scène des grandes cérémonies familiales, très importantes dans le roman en tant qu'occasions pour montrer la socialité sénégalaise et en même temps pour en dénoncer le gaspillage d'argent et de ressources.

La langue wolof est présente aussi dans le deuxième ouvrage de l'au-

teure, *La Grève des battû*, où elle l'utilise «comme moyen d'y intégrer les réalités locales» (p. 33) auxquelles le genre romanesque doit s'adapter: objets, plats, outils de travail, interjections, salutations, prières et proverbes. Le roman acquiert ainsi une originalité particulière, comme l'indique Amadou SOW dans «Langue et culture du terroir dans *La Grève des battû*».

Adama Samaké, dans son article «La culture populaire: une dynamique constructrice de l'identité dans *L'appel des arènes*», s'interroge sur la «gestion des altérités» (p. 50), entendue en tant qu'«incarnation d'une identité projet» (p. 51). La revalorisation de l'identité de la ville de Louga et de ses habitants passe par le sport. La lutte traditionnelle favorise en effet l'esprit communautaire, mais elle est rejetée par l'idéologie bourgeoise occidentalisée élitiste et aliénée, et dont l'expression la plus évidente est l'école occidentale, peinte ici comme le «laboratoire de la déculturation» (p. 54).

L'appel des arènes est analysé aussi par Alioune Diaw, qui y remarque la définition de l'identité africaine postcoloniale par le moyen d'une esthétique basée sur la dualité conflit-réconciliation. La confrontation a lieu entre trois générations: le dialogue refusé entre la mère et la fille est renoué par le petit-fils, qui retourne à la culture traditionnelle rejetée par ses parents. La société postcoloniale des indépendances est bâtie sur la dualité réconciliée: wolof et français au niveau de l'écriture, tradition et modernité pour «un engagement éthique au service du progrès» (p. 77), qui dépasse les antagonismes des espaces – dans l'opposition entre ville et village – aussi bien que des personnages. Servanne Woodward propose une lecture de «*L'appel des arènes* ou le «devenir-cosmique» comme émancipation» (p. 85): le ressourcement, à savoir une «constitution communautaire de reconnaissance mutuelle» (p. 87), conduit les personnages à renouer leurs liens avec la terre et les animaux, coupés par l'occidentalisation. Le sport de la lutte devient l'instrument de cette union et, grâce à sa dimension spectaculaire, il coagule autour de soi les habitants de Louga, qui (re)deviennent enfin une communauté. Au contraire, le projet aristocrate et individualiste de Nalla, sage-femme occidentalisée à l'excès, est voué à l'échec: «l'émancipation comme épanouissement de soi est une affaire communautaire» (p. 96), possible si on tisse des liens de coopération et de reconnaissance intersubjectifs.

La deuxième section du volume se concentre sur les «Stratégies et progression d'une écriture» (p. 101) qui reprend les genres traditionnels et les mélange au roman, en utilisant la polyphonie narrative comme instrument qui permet d'exprimer de différents points de vue, capables de faire surgir une vision poly-focale de la réalité. Nous retrouvons l'analyse du conflit dans «L'écriture romanesque d'Aminata Sow Fall dans *La Grève des battû*: de la narration conflictuelle à la conflictualité narrative» (p. 103), article de Diakaridia Koné. Elle remarque comment la structure narrative est bouleversée: l'espace de la ville et le temps de l'attente sont les moteurs du conflit, tandis que l'inflation des scènes dialogiques crée une narration

qui se diffracte et devient presque une mise en scène au profit du lecteur/spectateur. La cohabitation conflictuelle des mendiants et des politiques dans la ville se reflète donc dans la conflictualité narrative, qui n'a rien à voir pour autant avec ce que l'on appelle «la littérature de la violence» (p. 114). Le texte, profondément humaniste, comme d'ailleurs toute la production de cette écrivaine, invite plutôt le public à réfléchir à propos des sans-voix (p. 126). L'humanisme de l'écrivaine, étudié à partir d'une approche sociocritique et sémiotique, est au centre de «Sens, création, recomposition et ré-invention du réel dans *La Grève des battus* et *Festins de la détresse*» (p. 117) par Léa Nyingone. L'observation sociologique de la situation africaine actuelle conduit Aminata Sow Fall à «reconfigurer le monde à sa juste valeur en créant une fiction reconstructive d'une société en décadence» (p. 117) par un mélange de réel et d'imaginaire. Son écriture trouve son sens dans l'exhibition d'une société disloquée, susceptible pourtant d'améliorations créatives: les couches inférieures et maltraitées du peuple passent d'une attitude passive à la résistance et clament haut et fort leur statut d'êtres humains contre l'animalisation et la chosification dont elles sont objet de la part des politiciens et du gouvernement corrompu. Selon l'auteure, il faut retourner aux sources pour retrouver sa propre identité. Elle souhaite la naissance d'une nouvelle société qui soit en équilibre et en harmonie avec les racines culturelles africaines d'un côté et avec les aspects positifs de la modernité de l'autre, ce qui serait possible à travers un changement de mentalité.

On se détache des romans précédents avec la lecture de l'article d'Yvonne-Marie Mokam: «Mémoire, histoire, subjectivité dans *L'Ex-père de la nation*» (p. 131), quatrième ouvrage de l'écrivaine sénégalaise. Mokam est en désaccord avec les critiques sur l'absence de voix féminine dans le livre. Il est vrai que le narrateur-personnage-écrivain est un ex-chef d'état qui se souvient de son passé, mais le discours patriarcal est tout de même invalidé, parce que le sujet est passif, agi par d'autres, et devient une victime du néocolonialisme de la «Françafrique» (p. 135) qui suit les indépendances. Le protagoniste résulte en effet incapable de «concilier deux modèles divergents de gestion politique, l'un inspiré de la sagesse africaine ancestrale et l'autre hérité de la colonisation» (p. 141). Au contraire, les personnages féminins possèdent «une capacité à faire reculer les normes du patriarcat» (p. 144) pour s'affirmer comme sujets. Mokam voit donc dans cette stratégie narrative «une tentative de redéfinition et de re-conceptualisation de la littérature féminine et de son ouverture pour accommoder d'autres conceptions» (p. 145).

Mbaye Diouf souligne l'utilisation de l'ironie et de l'humour de la part d'Aminata Sow Fall dans le traitement de thématiques sensibles et dramatiques, telles que l'immigration et les conflits sociaux. La «poétique de la socialité» (p. 149) entre «en un jeu de relations sémiotiques et langagières voire en un jeu de composition tout court» (p. 150). On assiste donc à un

décalage contradictoire entre ce qui est énoncé et le mode d'énonciation, «en une négociation permanente entre un dit provenant du discours social et un dire qui l'incorpore gaiement dans un processus spécifique de textualisation» (p. 151). Les langues française et wolof aussi s'avèrent un «instrument malléable» (p. 154) pour leur pouvoir de générer un univers différent qui crée du sens. La maîtrise de la langue conduit à la maîtrise de leur propre destin, à un changement de mentalité qui ramène les immigrés au pays pour s'engager dans une nouvelle aventure pleine d'espoir.

Dans le dernier article de cette section, qui a comme titre «Le jeu des transgressions dans *Le Jujubier du patriarche*» (p. 165), Jean-Dominique Pénéel nous accompagne à la découverte des transgressions du récit. En premier lieu, il indique la grave subversion des règles sociales de la part d'un chef qui décide d'épouser légitimement une esclave à la beauté et à la sexualité presque sataniques et au caractère courageux et rebelle. Au cours de la narration de cette geste, dans la généalogie familiale se retrouvent des épisodes similaires du côté du contenu, tandis que, si l'on considère le côté formel, l'on s'aperçoit que l'épopée et la poésie remplacent le roman et la prose. Le résultat surprenant est un texte fluide qui se balance entre le passé et le présent. On peut en conclure que l'«épopée est, en réalité, le personnage principal du texte» (p. 180).

La dernière section du volume concerne l'«Histoire du présent ou la mise en fiction de l'é/immigration» (p. 185) dans le sixième et avant-dernier roman de l'auteure, *Douceurs du bercail*, où elle décrit en détail les péripéties subies par ses compatriotes qui essaient d'émigrer et de survivre en France. Elle propose comme alternative le retour à la terre, l'engagement personnel et surtout un revirement psychologique radical à travers le personnage féminin d'Asta. Comme l'explique bien Raymond G. Hounfodji dans «Rapports causal et conséquentiel entre la politique et l'immigration dans *Douceurs du bercail*» (p. 187), le phénomène de l'immigration, sous la plume d'Aminata Sow Fall, dépasse sa spécificité sénégalaise et tient sa place dans l'Histoire mondiale. La peinture de la France comme pays d'arrivée, ses procédures de contrôle, les différentes histoires et raisons sous-jacentes aux départs de jeunes africains et la solution envisagée par la protagoniste mettent la littérature «au service du discours migratoire et de la dénonciation politique» (p. 188). Les deux pôles migratoires et géographiques se condensent en particulier dans l'espace de l'aéroport de Paris, où sont entassés les expulsés, triomphe de la déshumanisation, et dans le charter du retour, où, pendant le voyage, les immigrés refoulés brisent la dépendance psychologique d'une mentalité asservie et l'auteure, par la bouche de la protagoniste, annonce son idée créatrice d'entrepreneuriat privé. Babou Diène met en rapport «Espace migratoire et polyphonie narrative à travers *Douceurs du bercail*» et définit le roman «une autopsie sans complaisance de l'immigration» (p. 206). La protagoniste, malgré ses documents officiels et titres de voyage en ordre,

est soumise à des contrôles qui frôlent l'agression sexuelle et touchent tellement son intimité et sa dignité qu'elle ne peut éviter de réagir et d'être ainsi renvoyée et assimilée à ses compatriotes sans papiers. Les médias contribuent à déformer et dénaturer l'information et à diaboliser l'autre. L'espace migratoire comprend le «Foyer de la gare», cadre sordide où sont relégués les travailleurs immigrés, marginalisés et contraints de vivre dans l'insalubrité et le «dépôt» de l'aéroport, étape finale du chemin de croix de ces victimes du racisme. «La polyphonie narrative découle de la polyfocalité, c'est-à-dire de la diversité des regards qui embrassent la question de l'immigration analysée de l'intérieur» (p. 216). La narration à la troisième personne s'avère en effet éclatée, parce qu'elle exprime les différentes consciences et les points de vue internes des personnages. Cela permet à Fatoumata Touré Cissé d'analyser les regards croisés des sociétés sénégalaise et française sur la question des phénomènes migratoires. Les deux visions sont critiquées par l'écrivaine: l'une à cause de la négativité de ses compatriotes par rapport aux possibilités de développement de leur pays, l'autre à cause de la perpétuation du racisme et de la déshumanisation des immigrés en France. Les gouvernements restent en tout cas les premiers coupables, malgré les multiples facettes de la question illustrées à l'intérieur du roman. La solution ne peut donc que surgir d'initiatives locales de revalorisation du patrimoine traditionnel et de retour à la terre, après une «reconversion des mentalités» (p. 231). Ce revirement psychologique a lieu à partir de la «téranga», philosophie sénégalaise de l'accueil et de la convivialité. Dans ce sens nous accompagne encore une fois l'utilisation de la langue wolof avec ses proverbes, ses chants et la coloration locale qu'elle donne au texte, souvent en le bouleversant dans sa syntaxe. Le roman s'ouvre de cette manière à l'«intergénéricité» (p. 234) ou mélange des genres. Aminata Sow Fall ne manque pas pour autant de jongler aussi avec des mots et des expressions argotiques. Elle démontre de cette façon sa maîtrise complète des registres de la langue française.

Dans l'article qui clôt le volume, «*Douceurs du bercail: une voie pour l'Afrique?*» (p. 239), Andrea Cali met l'accent sur les nouveautés présentes dans ce roman par rapport à la production précédente de l'auteure. L'acte d'accusation d'Aminata Sow Fall ne s'adresse plus seulement aux Africains ou aux fonctionnaires africains en France, «incapables de faire valoir les droits de leurs compatriotes» (p. 251), mais aussi à une société étrangère qui refuse l'accueil. Au niveau des personnages, la renaissance et la régénération à travers la réappropriation de soi, de sa propre culture et de sa propre terre est incarnée par une femme. En outre, le décor s'ouvre à des espaces en dehors de l'Afrique: l'avion charter, le «Quartier de la Gare», le «Foyer» pour travailleurs immigrés, le «dépôt» de l'aéroport. Autant dire que l'écrivaine parle au continent africain aussi bien qu'à l'Occident pour que tous reconnaissent leurs propres responsabilités à propos du drame actuel des immigrés et pour qu'une solution se définisse: que l'Occident

respecte et apprécie l’Afrique et que cette dernière se découvre créatrice de projets de vie qui tissent ensemble les valeurs de la tradition et les côtés positifs de la modernité.

Que ce soit à travers le retour à la terre ou par la lutte en tant que sport traditionnel, l’engagement personnel des personnages romanesques que l’on vient de rencontrer vise à la reconstruction d’une communauté. En tant qu’auteure, Aminata Sow Fall intègre dans son écriture les genres oraux africains et le roman, le wolof et le français, et souhaite le même processus conciliateur avec les valeurs de la culture ancestrales et celles qui ont atteint l’Afrique pendant et après la colonisation. À travers ses romans, elle ne témoigne pas seulement d’un regard aigu sur son temps et des difficultés endurées par ses concitoyen(ne)s, mais s’avère aussi une écrivaine qui, par la forme et le contenu, donne des réponses et incite à l’humanisme et à la résilience tout un continent, appelé à un espoir de régénération.